

MARCEL DERCHE

Notice lue par MARCEL RAGON

C'est, avant la guerre, au camp d'Avon, près de Fontainebleau, à cette lisière de forêt plantée de tentes blanches où l'on avait la nuit un sommeil si reposant et si léger, que j'ai connu Marcel Derche.

Déjà, nous nous étions entrevus au Palais ; mais nous n'y avions ni les mêmes loisirs, ni la même camaraderie que pendant nos périodes militaires ; nous n'y éprouvions pas, surtout, absorbés par notre profession et le désir de réussir, ce sentiment d'abandon, de désintéressement à l'égard de tout ce qui fait la vie courante et cette impression d'une grande jeunesse retrouvée que nous valaient les quatre semaines passées sous l'uniforme.

Dans ce rajeunissement, la tenue était bien pour quelque chose : si l'on oubliait le col et le pantalon garance, il restait, habillant de grands corps minces et alertes, une tunique noire et des boutons dorés qui rappelaient invinciblement l'uniforme du collégien abandonné sans regret il n'y avait pas si longtemps.

Nous étions là, dans ce 24^e d'infanterie, bon régiment normand, un petit groupe de débutants du Palais, heureux de se retrouver et de vivre cette existence de demi-vacances que nous offrait, dans un beau pays, la sollicitude de nos chefs : Pierre Meyer était le plus scrupuleux des officiers d'approvisionnement ; Pierre Saint-Girons, comme un vrai fantassin, passait ses journées en courses à cheval avec Quintin ; Marcel Derche, lui, se préparait avec passion à être le merveilleux entraîneur d'hommes que la guerre allait nous révéler.

La mobilisation nous réunit encore, quatre amis du barreau de Paris, dans une petite ville normande ; quelques jours se passaient et notre régiment, le 224^e, embarquait pour une destination inconnue. Six semaines plus tard, Quintin était grièvement blessé ; Charles Lavollée et Marcel Derche étaient portés disparus après avoir donné d'admirables preuves de leur jeune vaillance.

Cher Marcel Derche, comme après quinze ans, je reconstruis de lui, sans peine, une image fidèle ! Nous sommes dans les Pas-Perdus, tout près de la première du Tribunal, et là, de sa forte voix résolue, il m'explique avec animation un procès qu'il vient de gagner. Et puis, un peu de temps se passe, et je le retrouve en août-septembre 1914, pendant la retraite. Je revois sa taille élancée, son long visage aux mâchoires volontaires, la brosse blonde de ses cheveux, ses yeux bleus décidés, et j'entends cette voix de chef, voix si ferme, si virile, qu'on n' imagine pas, lorsqu'elle ordonnait, qu'on eût pu lui résister.

Aussi, de sa compagnie de mitrailleuses, il fait ce qu'il veut. Il passe avec ses pièces bien arrimées, ses servants, ses pourvoyeurs, ses mulets de bâts, et comme, parfois, il chevauche une bicyclette et que l'étape est longue, je l'admire et je crois même que je l'envie un peu.

La vie de Derche pendant les six semaines qui ont précédé sa mort glorieuse, c'est la vie du 224^e. Débarqué aux environs de Vervins, ce régiment remontait à petites étapes vers le nord en traversant Avesnes ; le 21 août, il pénétrait en Belgique, garnissait les hauteurs qui dominent la Sambre et recevait le baptême du feu.

La bataille de Charleroi déclenchait la retraite ; nous frôlions Maubeuge, regrettant de n'y point pénétrer et alors que notre bonne étoile, en nous en écartant, nous évitait d'être faits prisonniers.

Vers Aulnoy, nous rejoignons les Anglais, quelques unités écossaises des premiers 100.000 de l'armée French, et nos hommes s'émerveillaient comme des enfants devant ces bataillons magnifiques si bien vêtus, lavés et rasés. En témoignage d'amitié, les deux troupes échangeaient de modestes souvenirs, de menues pièces de leur équipement.

Le 28 août, un dimanche, je crois, tout près de Guise, et dans le paysage silencieux et privé de toute vie que formait une boucle de l'Oise, le régiment faisait front et résistait à l'infiltration des Allemands, favorisée par une épaisse brume montant des fonds de la rivière.

Puis la retraite continuait, épuisante, sans nulle trêve : le régiment s'arrêtait-il, les 77 des batteries légères de Klück le délogeaient de son abri et le forçaient à reprendre sa marche ; après l'Oise on passait l'Aisne, après l'Aisne, la Marne. Derrière nous, les ponts sautaient. L'absence de sommeil devenait pénible. A la pause les hommes s'écroulaient comme des masses au long des fossés, et il fallait d'amicales bourrades pour les remettre sur pied.

On allait à l'aventure, sans carte : seuls, les noms déchiffrés sur les bornes des routes nous révélaient la hâte de notre mouvement et l'étendue de notre repli ; nous lisions : La Fère, Coucy, Soissons, Montmirail, Provins... et nous nous inquiétions de voir la guerre se rapprocher si vite de nos familles que nous croyions protégées par l'Armée.

Chez Marcel Derche, nul changement apparent ; il passait correct, ganté, impeccable, foulant les routes de son pas élastique et infatigable.

En lui, toujours la même confiance, le même entrain, la même joie d'être soldat, de servir, le même don de faire partager à autrui sa bonne humeur et sa foi dans le succès inévitable.

Le 5 septembre vers minuit, tout près de Villiers-Saint-Georges, à quelques kilomètres de Provins, le régiment s'arrêtait et creusait des tranchées ; on lui donnait lecture de l'ordre de Joffre déclarant le recul terminé, et le 6 au matin, renversant le mouvement qui depuis 15 jours l'entraînait vers le sud, le régiment, sous des rafales d'obus rageurs, commençait la poursuite d'un ennemi qui cédait.

Quelles belles journées furent celles qui suivirent ; avec quel entrain nous refaisions les routes récemment parcourues !

Quelle joie pour les hommes de relever, à leur passage, tous les signes d'une défaite : les munitions abandonnées, les paniers à obus éventrés, les caissons brisés et ces chevaux morts qui jalonnaient, autres énormes exhalant une odeur atroce, la route où nous précédait un ennemi en retraite !

A Berry-au-Bac, le 13 septembre, en fin de journée, le régiment passait l'Aisne, mais là, à la ferme du Choléra, l'Allemand, faisant tête, se retranchait, et, faute de munitions d'artillerie, nous devions nous arrêter.

Nous ne pensions guère alors que la lutte allait s'immobiliser ici et que cette médiocre colline, au pied de laquelle gisait un autobus parisien, lieu de visite futur des patrouilles nocturnes, serait l'horizon que, pendant quatre ans, du fond de leurs tranchées, apercevraient des milliers de jeunes Français.

Nous ne croyions pas surtout que la résistance allemande fût autre chose qu'un effort destiné à ralentir notre poursuite et à favoriser un autre repli devant libérer de nouveaux morceaux de notre sol.

Le 14 septembre, le régiment, passant le canal de l'Aisne, attaquait, à la tombée du jour, les collines qui dominaient le Godat et la Neuville ; au moment où la nuit s'épaississait, l'Allemand paraissait céder et abandonnait les hauteurs.

Après un court répit, le lendemain, de très bonne heure, on décidait d'aller de l'avant et de dépasser la crête évacuée par l'ennemi.

Nous marchions dans des cultures de part et d'autre d'un chemin montueux qui menait vers le petit pays d'Aguilcourt, nous guidant à la lueur clignotante de meules qui brûlaient dans une nuit déjà froide.

C'est là que je vis Derche pour la dernière fois. Nous avions l'un et l'autre mission de fouiller et d'occuper les bois qui se trouvaient devant nous ; il agissait sur la droite, moi sur la gauche du chemin.

Au moment où, le jour se levant, nous pénétrions dans un boqueteau et y relevions des blessés du 329^e, j'entendis à ma droite, du côté de Derche, une vive fusillade.

La journée fut très dure : inhabiles à nous enterrer nous fûmes sévèrement éprouvés. Le soir, lorsque l'on se compta, j'appris que Derche avait disparu.

On le dit, alors, tombé dans une embuscade ennemie ; il aurait brûlé la cervelle d'un Allemand qui lui demandait de se rendre et aurait été abattu : renseignements contredits par d'autres et qui ne nous permettaient pas de découvrir la vérité.

Sa famille, ses amis, ne voulaient point croire à sa mort ; des mois durant sa jeune femme attendit la lettre qui, venant d'un camp allemand, lui annoncerait la captivité et le salut de son mari ; puisqu'il avait résisté, peut-être l'avait-on envoyé en représailles dans quelque forteresse où la possibilité d'écrire lui était refusée.

Rien n'est venu !

Peu à peu, dans le cœur des siens, l'espoir s'en est allé, ne s'effaçant pas hélas, devant une certitude qu'on eût si ardemment désirée, même douloureuse, puisqu'au moins c'eût été une certitude.

Avec un immense regret et comme si cette décision devait sceller une tombe jusque-là restée entrouverte, la famille Derche accepta récemment que son nom fût joint à ceux de nos morts : un des premiers tombés, Marcel Derche voisine sur la liste funèbre avec le dernier ami que nous ayons perdu, Jacques Villenave.

Saluons la foi admirable de cette jeune femme qui, contre l'évidence, n'admettait point la mort de celui qu'elle aimait.

Nous aussi, nous le voulons vivant, vivant dans nos cœurs : aux heures d'hésitation celui qui nous éclaire et nous guide ; celui qui nous marque notre devoir aux heures de défaillance.